

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Fenêtres dans le ciel, partie I :
Pèlerinages à la Beauté

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 201-206

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

FENÊTRES DANS LE CIEL

I

Pèlerinages à la Beauté

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Ce n'est pas seulement le bonheur de son cœur que l'homme se rappelle quand il songe au paradis terrestre ; il se souvient également que ces fruits étaient beaux à voir et doux à manger : *pulchrum visu, et ad vescendum suave...* Ces couleurs, ces parfums, ces saveurs qui réalisaient le paradis terrestre : voilà ce que le « dieu tombé », à travers tous les âges et sous tous les climats, cherche à reconstituer. Par-dessus tout encore, — et peut-être ne s'en aperçoit-il pas toujours, — il marche vers la sublime lumière de Dieu, où la beauté ne se trouve point fragmentaire et morcelée, mais unie et totale, — entière dans chaque détail et chaque partie contenant le tout ; beauté qu'on appela de mille noms, sans jamais la comprendre ; beauté sans limites, beauté sans rivage ; beauté qui n'offense pas — et qui ravirait tellement, si elle nous était soudain révélée, que nous en mourrions d'amour.

Qu'est-ce donc que la Beauté ?

Qu'est-ce donc que la Beauté —, que ce pays de nostalgie où converge tout ce qui vit sur la terre ? Le *Beau*, répondent S. Augustin et S. Thomas, c'est ce qui plaît à voir : *id quod visum placet* : « une connaissance intuitive et une joie » expliquent les philosophes. C'est donc, me semble-t-il, un élément du bonheur, mais pas le bonheur lui-même. C'est une joie particulière, celle qui résulte de la connaissance, par quoi sont rassasiées nos facultés intuitives : l'intelligence et les sens. Partout où resplendit quelque étincelle de vérité et de clarté se trouve le beau : dans les esprits et dans les corps. Beauté intellectuelle, beauté sensible. Parce que l'homme n'est pas un esprit pur, mais une âme et un corps, et que même l'âme ne peut rien connaître, sinon par l'intermédiaire des sens, la beauté sensible est celle qui lui est la plus naturelle, celle qui lui parle avec les mots les plus doux : (et certes vibrez-vous davantage si je vous montre la splendeur du lac un beau soir d'octobre que si j'essaye de vous faire comprendre une thèse de philosophie).

Pour enivrante que soit cette beauté sensible, elle ne saurait jamais nous satisfaire pleinement : parce que toujours fragmentaire et morcelée, nous sentons qu'il lui manque des raisons essentielles : comme un qui d'un visage parfait ne verrait que les yeux, ou le nez, ou la bouche, sans réussir à contempler ce visage qu'il aime ; — ou qui d'un texte inouï ne retrouverait, en exil, que des bribes sans liaison, et pleurerait de désir parce que l'œuvre n'est plus. Ainsi, comme des enfants, nous recherchons, par les sentiers ardu de l'univers, la beauté totale, la Beauté même de Dieu. Nous errons à la quête de cette unité perdue ; et nous ne la posséderons jamais. Pas plus que nous ne parvenons, en cette vie terrestre, à étreindre l'univers : car l'unité parfaite, et donc la beauté parfaite, c'est *l'Univers*, qui tire son nom de l'unité — ou ce que les Grecs ont appelé *χόσμος* et dont le nom est Beauté. Encore ne faut-il pas oublier que l'univers et le *χόσμος* ne sont rien sans Dieu ; qu'à Lui seul il appartient d'embrasser d'un regard toute chose et Lui-même, pour voir et proclamer que « tout cela est très bon — et très beau tout ensemble ».

Qu'est-ce que la poésie ?

Pour l'homme, Dieu planta ce jardin « beau à voir et délectable à manger ». Depuis qu'il l'a perdu et qu'un ange avec son épée de feu lui en interdit l'entrée, l'homme recherche ses traces sur la terre, et avec les éléments qu'il trouve, essaie de le reconstituer, devenant, de ce chef, un peu semblable à Dieu, le Créateur. L'homme essaie de faire de la beauté et de reconstituer le paradis terrestre : il le fait avec des sons, des formes, des couleurs. La musique, l'architecture, la peinture : autant de moyens par lesquels l'homme, exilé sur la terre, se rend présent un peu de paradis. Mais l'instrument le plus merveilleux qui fut donné à l'homme pour exprimer et produire la beauté, n'est-ce point la parole ? La parole qui est forme et couleur et musique tout ensemble — par quoi nous participons au Verbe de Dieu, exemplaire de toute la Création *. La Beauté subsistante manifestée

* L'homme est à l'intersection du monde spirituel et du monde matériel, situé à l'infime échelle des esprits pour dominer la terre. Je considère la matière comme un miroir des réalités éternelles, — du moins l'homme cherche à en exprimer ce qu'elles sont capables de fournir comme similitudes, analogies. Nous dirions mieux : l'homme pense y enfermer tout ce qu'elles peuvent contenir de ciel, et il y parvient dans la mesure où il fait resplendir sur les choses une forme intelligible ou une forme esthétique. Divers moyens lui sont offerts, inégalement dominateurs et libres. C'est dans cette pensée que nous présentons ce schéma de la dignité des arts : Au fond les arts manuels, qui s'arrêtent à une pure transformation de la matière, visant non pas à la jouissance esthétique, mais à l'utile. Plus haut, les beaux-arts plastiques, où nous trouvons déjà ce resplendissement d'une forme spirituelle sur la matière ; mais les moyens sont limités, la spiritualité imparfaite (on entend spiritualité, positivement, vigueur spirituelle, et non simplement immatériabilité).

Au sommet de ce monde épais où la matière offre sa puissance obédiente, mais aussi sa résistance passive, nous trouvons le plus élevé des arts, le plus près du monde spirituel : la poésie. La poésie, parce que ses moyens sont les mots, le verbe, n'est point rivée à la sphère d'en bas ; elle vole. Les mots ont ceci de merveilleux, que tenant à l'ordre matériel par leur musicalité et leur puissance évocatrice d'images, ils expriment le contenu intelligible des choses matérielles. Ils n'ont pas l'ampleur d'être et d'action des réalités spirituelles, mais cependant une certaine immatériabilité qui les place aux confins des

dans les Créatures : les mots tâchent à rassembler ces brins épars et à les ramener tous à la Beauté subsistante qui appelle à soi toute splendeur terrestre (*χαλείν, τό χαλός.*)

Voilà quel me semble être le rôle de la littérature, — de la poésie en particulier. On s'arrête volontiers au miroitement de la bagatelle. On regarde si les rimes sont riches ou si les mots sonnent bien : on ne prend pas garde au contenu. Si c'est du poison, il a le mérite d'être artistiquement présenté ; et s'il n'y a rien du tout, tant mieux encore : parce que l'homme vain adore son image, et par conséquent le jeu, le gratuit, le vide, ce qui ne mène à rien qu'à tuer le temps et détruire toute pensée :

Ils ont un son et point de voix, un nom
et il n'y a point de personne,
Et l'esprit immonde est là, qui remplit les
lieux déserts et toutes les choses vacantes.

(Claudel, *Magnificat*).

Nous avons bien le droit de considérer la poésie comme cette errance des hommes à travers les chemins de la Beauté, cette *quête* du Paradis où tout était bon, et agréable à voir. Dans la mesure où elle s'en approche, une œuvre est belle. Dans la mesure où une beauté créée non seulement ne renie pas, mais appelle la Beauté complète, dans cette mesure elle affirme son existence — sinon elle n'est que négation et blasphème !

C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, par et à travers la musique, que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau ; et quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance ; elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette terre même, d'un paradis révélé.

(Baudelaire, *L'art romantique*.)

deux mondes, et leur permettent, à ce point imperceptible, le passage de tout l'un à tout l'autre de ces mondes.

Cette situation de la poésie aux confins de deux mondes, et tout ce qui fut suggéré plus haut : c'est à cela, me semble-t-il, que tient le problème de l'obscurité — ou plutôt du clair-obscur — de la poésie.

C'est cet effort suprême pour saisir la beauté surnaturelle — effort venant d'âmes normalement constituées — qui a donné au monde tout ce qu'il a jamais été capable de comprendre et de sentir en fait de poésie.

(E.-A. Poe : *Du Principe Poétique*, 1844.)

On m'accusera de donner une valeur absolue aux principes littéraires d'une époque. Mais il se trouve que ce sont des principes éternels. C'est à cette lumière que nous jetterons un coup d'œil à travers l'histoire, pour voir ce que nous a donné le passé, et de quoi est fait le présent.

La poésie et le Calvaire

Mais il est encore un fait dont nous devons tenir compte, quoi qu'on pense, avant d'aborder ces problèmes. C'est le fait de la *Rédemption*. Le paradis perdu nous est offert en espérance, plus merveilleux qu'il n'était et que nous ne saurions le concevoir. Tous ces morceaux d'un monde brisé, tous ces fragments de bien et de mal, d'amour et de haine, de beauté et de laideur : il n'y a qu'une montagne où s'en refasse l'harmonie ; c'est la montagne du Calvaire. Depuis qu'un Dieu prit la forme humaine (la plus belle sans doute, et la plus délicatement sensible) et qu'il a offert sa Passion et sa Mort pour réunir de nouveau toute chose dans la vie et ressouder le vieux monde qui craquait entre deux abîmes, *faciens utraque unum* ; depuis ce temps et même depuis la tragédie du jardin perdu, puisque nous en avons la vision prophétique, ce fait s'impose exactement comme la présence du soleil ; et il n'est pas un point le plus infime de notre essence et de notre action qui ne doive en être imprégné jusqu'à la transformation complète. Tout ce qui voudrait échapper à ce rayonnement de la croix retombe dans l'ombre initiale : *dans les ténèbres et l'ombre de la mort*. Pourquoi voudrait-on arracher l'art à cet ordre de la Rédemption ? Pourquoi refuser d'adorer le Christ mort pour nous, si c'est pour adorer d'autres dieux, Isis et Osiris, Vénus et Astarté ? C'est que la croix nous fait peur, et que nous ne savons pas ouvrir nos yeux à d'autres beautés que celle du visage

et des yeux, dont le Christ, volontairement, s'est privé pour nous.

« *Il n'y avait plus en lui ni forme ni clarté : nous l'avons voulu regarder, mais on ne pouvait pas soutenir sa vue !* »

A cette lamentation du prophète, qui est parole de tristesse et de compassion, fait écho ténébreusement la plainte des artistes idolâtres :

« Comment voulez-vous que les femmes fassent de beaux enfants dans un pays où elles adorent un vilain pendu ? » (Baudelaire, l'Ecole Païenne).

Horreur d'un blasphème que nous entendons — en termes plus mesurés ou en habile silence — presque tous les jours !

Etait-il dit pourtant du Christ qu'il est le plus beau des enfants des hommes ? de la Sagesse Eternelle, qu'elle est revêtue de lumière comme d'un vêtement — resplendissante comme le Soleil, éclatante de jeunesse comme une aurore ?

« Sache, dit Dieu à un de ses serviteurs, que tout ce que la pensée de l'homme et la tienne peuvent imaginer de beauté, d'ornement et de grâce, se trouve en moi d'une manière bien plus ravissante, telle que *nul ne peut l'exprimer.* »

Mais parce qu'il est un Dieu caché, et qu'il exige, pour que nous jouissions de sa vue, une purification de nos yeux de chair et de nos sens, beaucoup désertent ces montagnes et prennent le chemin d'une beauté plus facile.

Je sais bien que tout resplendissement d'une forme sur une matière participe — qu'on le veuille ou non — au rayonnement de la lumière incréée (tant est bon le bon Dieu qu'il ne refuse pas la clarté de l'être à des œuvres qui voudraient Le détruire) ; mais ces œuvres ne seront belles que par leur intégration nécessaire dans l'ordre universel.

Elles n'auront pour nous aucun intérêt. L'histoire de la poésie est l'histoire de l'Esprit humain cherchant à re-tracer de Dieu la nostalgique Beauté.

Marcel MICHELET

(à suivre)